

Le Canard

MONTREAL, 13 JANV. 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & CIE.,  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boîte 355.

Silhouettes Politiques

VII

L'HON. M. MOUSSEAU

Premier Ministre de la Province de Québec.

Grand, gros, figure sans un poil, ronde comme une lune dans son plein, faisant malgré soi rêver à ces anges roses et bouffis de l'école italienne, *vus de dos*. Il respire la santé, l'insouciance, sous l'empatement des chairs; ne pas trop s'y fier, ce ventripotent est ambitieux. Il lui en cuira certainement; il lui en cuira déjà.

Voyez: il était heureux, sans tracas, sans soucis, dans sa sincère d'Ottawa. Il n'avait qu'à se laisser vivre, qu'à soigner sa belle santé, qu'à maintenir sa graisse dans des limites raisonnables, tandis qu'aujourd'hui le voilà sur un gril où tous les partis s'excitent à le retourner. Quand l'un l'a fait griller sur le dos, vite l'autre s'empresse de le retourner sur le ventre; survient un troisième qui voudrait le faire cuire feu dessus, feu dessous, à l'étouffée, quoi!

Ce pauvre *premier*, son infortune est extrême; il a contre lui les rouges, cela va sans dire, les coalitionistes, et pas mal de conservateurs. Pour le combattre, un journal conservateur, modéré et très courtois jusqu'ici dans sa polémique, est devenu du jour au lendemain d'une violence très remarquable; il tient la tête des Mousseauphobes. Ce n'est pas tout. Oyez et frémissez! voici venir le grand vicario, fourbissant ses vieilles armes, et redressant ses foudres les moins émoussés pour combattre contre vous, pauvre ministre, le bon combat, le combat sans merci; ce sera un duel à mort, à moins que ce ne soit le coup de pied du fabuliste.

Et puis ce gras m'intéresse; à voir amontés contre lui tous ces ambitieux étiés, je me prends à souhaiter sa victoire. Il est bien nourri, il est repu, pourquoi le remplacer par ces maigres qui ont tant besoin de s'engraisser. Jean Baptiste serait de mon avis si tous ces politiciens daignaient le consulter; mais ils n'ont pas le temps de songer à lui; il faut bien qu'ils s'occupent de leurs affaires, voilà l'important; après eux le déluge.

Et encore si M. Mousseau était attaqué pour ses actes, il pourrait se défendre; il n'a rien fait encore. Mais non, c'est bien plus drôle; on le rend responsable des erreurs—des crimes, disent certains—de son prédécesseur. "Mais je n'étais pas né," a-t-il beau dire. "Si ce n'est toi, c'est donc ton frère, et tu seras croqué."

Vous avouerez qu'a ce raisonnement baroque, il n'y a qu'une réponse à faire: croquer qui vous menace, et c'est à quoi M. Mousseau me paraît se préparer. Vienne la session, et on en verra de drôles.

Dans ses tracas, dans ses luttes journalières, M. Mousseau doit souvent être poursuivi par le souvenir de M. Letellier, et craindre de se voir appliquer la peine du talion.

Qu'on le renvoie à Ottawa, s'il le faut absolument, mais que du moins on ne lui fasse pas perdre sa graisse et ses belles couleurs roses.

NEMO.

CAUSERIE

Samedi dernier nous avons essayé de ridiculiser un peu les *visiteurs* du premier de l'an; aujourd'hui si vous le voulez bien nous parlerons des *pianoteux* et des *pianoteuses*. Pauvre piano! Comme on abuse de son caractère doux et pacifique! Comme on le maltraite! Aussi avant d'aller plus loin, je me permettrai de défendre un peu ce pauvre instrument; je plaiderai au moins, en sa faveur les circonstances atténuantes. Ce n'est pas après tout la faute du piano si tout le monde se croit appelé à en jouer, si tout le monde s'en sert pour vous plonger dans l'abrutissement le plus complet. Et puis c'est encore le seul instrument qui ait le sens commun, le seul sans exception au moyen duquel on se fasse plaisir à soi-même. En effet les instruments à vent, tels que le basson, le cornet à pistons dont on ne peut jouer cinq minutes sans devenir violet et sans que les yeux semblent prêts à s'éclater de la tête comme un noyau de cerise pressé entre deux doigts, ne paraissent pas procurer un grand plaisir aux exécutants et ressemblent à des instruments de torture. La clarinette rend sourds ceux qui l'écoutent et aveugles ceux qui en jouent.

Tous ces instruments, et entre tous le violon, exigent que l'exécutant soit d'une force très supérieure pour ne pas produire des sensations très désagréables aux auditeurs. Le violon surtout, cet instrument dont il faut dompter les aigres rébellions, le violon dont on n'est jamais bien sûr, et qui quoique vaincu pourra faire entendre encore quelques grincements de cordes en signe de colère, ne permet pas la médiocrité, et l'extrême talent même est mêlé pour moi d'une sensation désagréable.

Quand je vois un cheval danser la valse à rendre un allemand jaloux, un chat jouer aux dominos, un chien me dire mon âge et me prédire l'avenir, il m'est impossible de ne pas songer au nombre de coups de fouets dont a été émaillée la route de cette science. De même en écoutant un célèbre virtuose, immense pianiste, violon extraordinaire, ou autre, je me retracerai quels supplices il s'est infligés à lui-même pendant de longues années avant de jouer en public. Si j'entends un exécutant médiocre je m'arrange pour ne pas l'entendre longtemps; mais comme, en résumé, c'est encore le plus grand nombre, il s'en suit que la musique est, en général, quelque chose qui se passe entre exécutants et exécutés.

Mais je me suis un peu éloigné de vos *pianoteux*; bâtons-nous d'y revenir. Ils ne sont pas rares, hélas! on en trouve à toutes les portes, et ce qu'il y a de plus intéressant, c'est qu'ils sont tous plus ou moins professeurs. S'il est vrai, comme nous venons de l'expliquer, que le piano soit le seul instrument qui souffre la médiocrité, il n'en est pas moins vrai qu'on en abuse horriblement. Et ce qu'il y a de plus ridicule, c'est la manie qu'ont tous ces *pianoteux* ou *pianoteuses* de faire des difficultés. "Cette musique est trop facile, vous diront-ils, c'est insensé; on ne publie

pas des choses comme celles-là; donnez-nous des difficultés." A ceux-là je me contenterai de citer l'opinion d'un pianiste célèbre: "Il ne faut faire sur un instrument, de difficultés que celles que l'on surmonte, tellement que les auditeurs ne soupçonnent pas qu'il y a une difficulté. Quand j'entends, ajoutait-il, que l'on m'applaudit sous prétexte d'une difficulté vaincue, je me dis: c'est qu'elle n'est pas assez vaincue."

Vous semblez croire, *6 pianoteux* de mon cœur, que le grand talent consiste à faire beaucoup de notes à l'heure; et vous oubliez qu'il faut surtout que votre piano ait non un son, mais une voix. Quand le pianiste cité plus haut entendait certaines mains rapides courir sur le clavier, il disait: Toutes ces notes semblent des cris de douleur que pousse le piano lorsqu'on le bat; chacune de ces notes crie: Je suis du bois, je suis du bois. — Eh! parbleu! on le sait bien, et c'est surtout ce qu'il s'agit de faire oublier.

Me permettra-t-on à moi, pauvre chroniqueur, de donner mon opinion sur la question? La voici: Je crois que le plus grand inconvénient des pianos consiste dans les pianistes. Nous en sommes encombrés; ce sont de véritables ennemis publics, et ils nous envahissent de toutes parts. Je crois qu'il serait temps de prendre un parti. Il faudrait trouver quelque part, dans un endroit un peu éloigné de Montréal, une île pour y transporter tous les pianistes et tous ceux qui veulent le devenir,—il est peu important de demander que cette île soit déserte. Si elle ne l'était pas, elle ne tarderait pas à le devenir. Là on battrait les pauvres pianos tant qu'on voudrait, et les pianos pourraient faire entendre leurs cris de détresse, leurs glapissements d'angoisse, leurs hurlements de douleur, que l'on veut faire passer pour des gammes et des exercices.

Tant qu'un pianiste ne serait pas immense, on ne lui permettrait sous aucun prétexte de sortir de l'île. Quand il serait immense, et qu'il voudrait donner un concert, on le transporterait à Montréal dans une voiture bien fermée. Le concert fini, on le serrerait immédiatement dans le même véhicule, qui le reporterait dans l'île des Pianos à grande vitesse. J'indique la seule voie de salut, ou on profitera si on veut.

A propos de la fête de l'Épiphanie, qui n'est pas encore très loin de nous je me permettrai de vous raconter une petite anecdote qui ne saurait manquer de vous être agréable. Tout le monde connaît l'antique et solennel usage de *tirer le gâteau* ce jour-là: cette coutume subsiste encore de nos jours et il n'est pas une seule famille canadienne qui ne tienne à l'honneur d'avoir son gâteau des Rois, mais ce que tout le monde ne sait pas c'est qu'autrefois, celui qui avait eu les honneurs de la royauté le soir de l'Épiphanie était obligé de donner un grand dîner auquel tous les amis et toutes les connaissances étaient invités.

Ceci posé comme préambule, je commence. Le 6 Janvier de l'année 1836, il y avait grande soirée chez le docteur N..... on tirait le gâteau.

Parmi les nombreux invités qui se pressaient dans les salons du docteur, se trouvait un vieil avaro du nom d'Antoine P..... qui ne s'amusa pas du tout. Il ne s'était rendu qu'avec répugnance à l'invitation qu'il avait reçue: "Si j'allais être roi! se disait-il, et un tremblement nerveux secouait tous ses membres. Le moment de se mettre à table arriva enfin et notre vieil Harpagon se plaça à l'endroit le plus obscur de la salle se promettant bien d'user de supercherie si le hasard se montrait trop cruel envers lui. Après qu'on eut satisfait aux premières exigences de l'appât on apporta le fameux gâteau. Le maître de la maison le divisa en autant de morceaux qu'il y avait de

convives et le partage commença. Quand le plateau arriva devant Maître Antoine, ce dernier eut un instant la pensée d'escamoter son morceau et de le faire disparaître dans ses poches; mais ses voisins avaient l'œil sur lui et il dut se résigner. Il le prit avec défiance et se mit à manger avec plus de défiance encore. A la troisième bouchée, il s'arrêta subitement, un sentiment d'angoisse se peignit sur sa figure devenue livide; il avait senti sous sa dent quelque chose de dur. Il maîtrisa son émotion le mieux qu'il put et hardiment il avala le pois malencontreux. Tous les convives cherchaient avec ardeur et ne trouvaient rien. "Décidément, s'écria-t-on de toutes parts, il n'y a pas de pois." Mais si, répondit l'amphitryon, il y en avait un mais quelqu'un l'aura avalé sans s'en apercevoir. Allons, que chacun en prenne gaie ment son parti et amusons nous sans roi."

Mais ce fut une fête manquée. Le docteur qui avait deviné s'était bien promis de prendre sa revanche.

En effet l'année suivante, le soir de l'Épiphanie, les mêmes convives se trouvaient de nouveau réunis à la même table, mais cette fois le malicieux docteur avait pris ses précautions. Au lieu du pois traditionnel il avait adroitement glissé dans le gâteau une forte pilule purgative et il avait arrangé les choses de telle façon que le vieil avaro fut forcé de prendre le morceau de gâteau où se trouvait cette machine infernale d'un nouveau genre. Même résultat que l'année précédente, pas de pois! "Mais c'est incroyable, docteur, dit un des hôtes, nous voici dans la même position que l'année dernière, pas de roi. Il y a quelque chose là-dessous." "En effet, répondit le docteur, mais cette fois nous trouverons bien la personne qui se permet d'avalier mes pois."

Un quart d'heure après, notre Harpagon éprouvait les coliques les plus atroces et suppliait le docteur de vouloir bien lui indiquer où se trouvaient les cabinets. On peut juger de l'éclat de rire homérique qui accueillit cette demande.

Le pauvre Antoine fut, dit-on, radicalement guéri de son avarice et il ne se risqua jamais par la suite à avaler quoi que ce soit le jour de l'Épiphanie.

Il y a un feu de cheminée chez Mme D...  
Jean-Baptiste, avec empressement:  
— Il n'y a aucun danger, madame, aucun danger.  
— Vous n'en savez rien!  
Jean-Baptiste, sans se déconcerter:  
— Oh! absolument rien. Mais je dis ça pour tranquilliser madame.

Dédié aux gens qui ne veulent pas se battre trop vite, de peur de se trouver sous l'empire de la colère.

On appelle un monsieur en duel. Celui-ci répond aux témoins:  
— Je ne demande pas mieux que d'aller sur le terrain, mais je me considère comme l'insulté.  
— Notre client souscrit à tout pourvu qu'on se batte. Soyez donc l'insulté!

— Bon. Je me bats à l'épée. Mais il me faut une paire de ces lames qu'on fabrique encore à Tolède. Or, comme elles sont fort recherchées et qu'on en fait fort peu, il faut s'inscrire deux ans à l'avance pour les avoir. J'écris à l'instant même, devant vous!

Dans un magasin de mercerie:  
Une jeune personne à l'œil bistre et aux joues peintes se présente au comptoir.  
— Je rapporte les jarrotières que j'ai achetées hier. Elles ne me conviennent pas.

— Cependant, madame, elles sont fort jolies, d'un rose très délicat...

— Oui, sans doute, mais elle ne sont pas assorties avec la couleur de mon salon. Ça choquerait les gens de goût!

mais on ne s'en servait qu'avec une extrême prudence, car on avait aperçu quelques partis de Patagons fendant à la recherche de la caravane.

La cuisine se faisait la nuit, sous la direction de l'ancien maître coq de la Belle Léocadie; on faisait la distribution le matin, et le calme régnait pour toute la journée dans le village. Les dames s'ennuyaient quelque peu de cette inaction, mais quelques heures passées aux petits jeux, sur la plateforme centrale du village, leur faisait prendre patience. Pour les occuper, les marins leur enseignèrent l'art difficile de la pêche à la ligne. Fendant le regretta, il craignait les fritures, dont l'odeur aurait pu attirer les Patagons, mais comme ces dames, malgré toute leur attention, n'opéraient aucune pêche miraculeuse, il leur laissa ce passe temps.

(A continuer.)

"ROUGH ON RATS."

Chassez les rats, souris, coquorelles, mouches, fourmis, bêtes punaises, suisses, taupes, etc. Chez les Droguistes.

Le père, et la mère (qui nourrit le petit dernier) et une fillette de sept ans sont attablés.

— Veux-tu un artichaut? demande le mari à sa femme.

— Non, merci; je crains les crudités, à cause du petit.

Le père donne l'artichaut à la petite fille.

— Merci, papa, ça pourrait faire du mal à petit frère.

Si vous êtes femme, et si vous voulez contribuer à régénérer l'humanité et à faire disparaître les maux qui l'accablent, faites passer la santé avant tout. Si vous possédez ce trésor inestimable, vous le transmetrez à vos enfants, et ceux-ci vous béniront. Pour être sûre d'arriver à ce résultat, vous n'avez qu'à vous adresser à la sollicitude toute maternelle de Madame Pinkham, Lynn, Mass.

L... a diné chez le baron X..., qui est doué, paraît-il, d'une rare avarice.

— Mon cher ami, voilà un dîner qu'il faudra rendre.

...Mais, répondit L..., c'est ce que j'ai fait en sortant.

Encore une année de passé. Parmi les événements qui se sont passés durant les derniers douze mois, un surtout est resté gravé dans la mémoire de tous. Riches comme pauvres se rappelleront toujours que les plus belles et les plus élégantes fourrures se sont vendues et se vendent encore au grand établissement de Derome et Lafrancois, coin des rues Ste. Catharine et Amherst, Montréal.

Monsieur écoute une lecture que lui fait un jeune abbé, récemment attaché à sa personne.

C'est un récit de voyage, au cours duquel l'auteur a écrit cette phrase: "... Et l'on vit sortir du port le navire, poussé vers la pleine mer par un vent de S-E..."

Le clerc, dit-il, troublé peut-être, par l'importance de ses nouvelles fonctions, lit avec l'onction dont il est capable, le passage de cette manière: "... Et l'on vit sortir du port le navire poussé vers la pleine mer par un vent de Son Eminence..."

Prenez dix cents, allez chez le droguiste, et procurez vous un paquet de Diamond Dyes. Avec cette teinture vous obtenez les couleurs les plus simples et les plus recherchées.

— Les bourgeois traitent de haut les gens d'esprit; ils ont sur ces derniers la supériorité du calembour.